WAGNER

—ET—

Son Rôle dans l'Histoire de la Musique.

Petit historique du chant et de l'instrumentation.
Réaction contre le Donizettisme.
La synthèse Waguérienne, union de la musique et de la poésie.
Le génie du nord, le génie du midi.—Rossini et Meyerbeer.
Les procédés Wagnériens, la légende.
Guerre à la voix humaine.
Caractère vague de la langue des sons.
La musique descriptive.
Le Leitmotive.
Wagner et la France.
Petite leçon de géographie artistique.

—Suite—

Que voulez-vous? on ne fera jamais un Italien d'un Allemand, ni un Allemand d'un Italien, pas plus qu'on ne fera jamais d'un Français un Allemand ou un Italien. Le Français prendra toujours position entre les deux, et, franchement, je crois qu'il n'aura pas tout-à-fait tort. Le climat, la position géographique exercent une influence plus puissante qu'on ne le pense sur le génie d'un peuple. Gloire à celui qui sait la subir et y puiser une force nouvelle. Malheur à qui tente de s'y soustraire!

Nous aurions grand tort de reprocher à Wagner de voir les choses à la façon allemande et d'être né à Leipsick. Il pourrait tout aussi bien reprocher à Gounod et à Reyer de voir les choses à la française, et d'être nés, le premier à Paris, et le second à Marseille.

Qu'on me permette une petite hypothèse. Supposons qu'au lieu de commander le *Barbier de Séville* à Rossini, on se fut adressé à Meyerbeer.—Là chose était possible. Ils étaient à deux ans près du même âge—1792, 1794—et que ce dernier eut accepté. Il eut certainement fait une œuvre remarquable, peut-être même un chef-d'œuvre, mais d'un tout autre genre que l'Opéra de Rossini. Seulement, au lieu d'improviser son œuvre en 15 ou 20 jours, il eut mis deux ans à rêver, à combiner savamment son travail. C'eut été un Figaro superbe, mais n'ayant aucune des allures folles et gambadeuses du Barbier de Rossini, pas plus que sa musique n'en eut eu l'étourdissant brio.

Si donc il y a des reproches à faire à Wagner, c'est ailleurs qu'il faut aller les chercher, dans certaines erreurs systématiques où la nationalité et la naissance n'ont rien à voir, dans certaines théories que repoussera toujours une saine esthétique, dans certaine procédés adoptés de parti pris uniquement pour faire du nouveau, pour éblouir et dérouter les masses, pour contrecarrer ses prédécesseurs et ses concurrents, et qui ne peuvent que nuire à toute œuvre particulière d'art, sans faire les affaires générales de l'art lui-même.

Une des grandes aberrations de Wagner—et elle est lamentable; car elle prive la musique de la plus féconde de toutes ses ressources; car elle porte un coup terrible au premier de tous les instruments—c'est l'obstination qu'il met à empêcher la voix de chanter, de moduler comme tous les autres instruments; c'est l'interdiction dont il la frappe à cet égard.

De quel droit, s'il vous plait? L'homme ne se borne pas à exploiter l'idée, le sentiment par la parole, dans la conversation, dans les relations ordinaires de la vie, ou par la déclamation dans les assemblées publiques, dans les parlements, sur la scène dramatique ou du haut de la chaire chrétienne; mais aussi par le chant proprement dit, par la modulation notée ou susceptible de l'être.

Le jour où une grande pensée a traversé son esprit, où un grand sentiment lui a remué le cœur, l'homme a chanté cette pensée, ce sentiment; et l'on peut dire de lui qu'il a chanté en même temps qu'il a parlé.

Phénomène extrêmement intéressant. La nature a fait pour l'homme une glorieuse exception. Elle lui a donné deux voix bien distinctes, bien différentes l'une de l'autre, soit par le coloris, soit par l'éclat des timbres, soit par le rôle qu'elle soit appelée à jouer dans l'expression des idées et des sentiments—tellement différentes même, qu'on les prendrait volontiers pour deux instruments parfaitement étrangers l'un à l'autre.

Ce n'est pas sans raison que la voix humaine est considérée comme le premier de tous les instruments. Rien de misérable comme la partie du gosier où elle se forme. Nous avons là, dans un tuyau très court, très étroit, qu'un noyau de cerise suffirait à obstruer, quelques membranes ayant à peine l'épaisseur d'une épingle.

Il ne faut qu'une poussée d'air pour les faire vibrer, pour leur faire rendre des sons quelquefois formidables, des sons capables de dominer tout un orchestre de 50 ou 60 musiciens.

Il y a plus. Ces frêles membranes sont douées d'une flexibilité à la fois incomparable et mystérieuse. Elle est telle, cette flexibilité, qu'elle défie le violon, le plus souple des instruments, fût-il manié par le plus habile des virtuoses. La voix enfle, diminue, file le son, parcourt toute la gamme des couleurs, prend tous les degrés d'intensité et de sonorité imaginables. Elle roule de haut en bas et de bas en haut, elle exécute des batteries comme le plus souple des instruments à vent.

Et—avantage dont sont complètement privés ces derniers, qu'ils soient en bois, en cuivre, ou en argent—elle fait le portamento, un des plus grands charmes de l'exécution artistique, avec une morbidezza à laquelle n'atteindront jamais ni le violon ni le violoncelle. De telle sorte que la voix se trouve être tout à la fois, le premier des instruments à cordes et le premier des instruments à vent.

Mais ce qui, surtout, lui donne sur les autres instruments, une écrasante supériorité, c'est qu'elle ne se borne pas à moduler comme eux des séries de sons d'une façon vague, indéterminée; grâce à l'accentuation, elle module des séries de mots, des séries de phrases qui ont un sens précis, déterminé, qui expriment telle ou telle idée, tel ou tel sentiment d'une façon si nette, que cette idée, ce sentiment se distingue parfaitement de toute autre idée, de tout autre sentiment.

C'est ce qui lui permet d'exprimer tour à tour la joie, la tristesse, la crainte, l'espérance, la sécurité, la terreur, la tendresse, la haine, tous les mouvements de l'âme humaine, d'une façon si distincte qu'il est impossible de les confondre; et tout cela avec un tel degré d'intensité qu'aucun autre instrument n'a jamais songé à l'égaler ou à l'imiter.

Rien de plus naturel, du reste. C'est l'instrument qui est le plus près de l'âme humaine; il fait, pour ainsi dire, corps avec elle; il fait partie du même organisme. De telle sorte que quand il est manié par un artiste d'élite, ce n'est plus une vibration du gosier que vous croyez entendre, mais une vibration de l'âme elle-même.

Et c'est cet incomparable instrument que vous voulez priver de presque toutes ses ressources, de la moitié au moins de ses moyens naturels! Vous le confinez dans une déclamation froide, incolore, lente, fatigante, fausse même—oui, archi-fausse, forcément, pour les deux raisons que voici:

En premier lieu, après l'avoir dépouillé de la modulation dont vous laissez le privilège aux instruments, vous le soumettez, comme eux, à la mesure, au rythme, sans vous apercevoir que la mesure, le rythme n'est possible, concevable même qu'avec la modulation, qui en est la seule raison d'être et que, sans cette dernière, il y a, entre le rythme et la déclamation, incompatibilité radicale.

En second lieu, après lui avoir interdit la mélodie, vous la soumettez comme la mélodie, à la notation; vous la forcez à procéder, comme elle, par tons et demi-tons, ce à quoi se refuse absolument la parole, la déclamation.

Ce n'est certes pas d'aujourd'hui que l'on a tenté de noter la parole. Au 18e siècle, un grand compositeur, français d'adoption, parisien par passion, mais belge par la naissance, Grétry, l'a essayé d'une façon fort ingénieuse, mais forcément malheureuse.

Ce n'était pas le premier venu que Grétry. Il est le véritable père du Grand Opéra Comique. Il a écrit des chefs-d'œuvre dont quelques-uns sont encore au répertoire, *Richard cœur de Lion*, par exemple. Il a même écrit un *Guillaume Tell*, qui, lors de la création, a remporté un tel succès, que public et artistes enthousiasmés, ont, un soir, fait apporter sur la scène le buste de l'auteur et l'ont couronné. C'est un honneur qu'ont obtenu bien peu d'auteurs et de compositeurs. C'était aussi un lettré. Il a laissé plusieurs volumes "D'essais sur la musique," qui ont fait sensation à leur époque et que, dans ma jeunesse, certains critiques renommés ne se faisaient aucun scrupule de piller, se parant ainsi des plumes du paon.

(*La suite à dimanche prochain*).

LE MAQUILLAGE DES FLEURS

Après les fruits, les fleurs; c'est dans l'ordre. Voici en effet la saison où les lilas et les roses poussés en serres chaudes manquent de ce coloris brillant, de ce parfum pénétrant qui embaume les jardins lorsque la température permet de les laisser en pleine terre

Aussi l'on peut dire que, sauf les plantes venues de Nice et que l'on ne trouve que chez nos grands fleuristes, la plupart des fleurs son artificiellement teintées et parfumées.

Voici comment l'on opère: les fleurs anémiées sont placées dans une caisse garnie de glace, au fond de laquelle est pratiquée une ouverture par où arrive un courant de gaz acide carbonique chargé de l'odeur choisie et dont s'imbibent les fleurs au préalable mouillées de glycérine. C'est, d'ailleurs, le même procédé employé pour parfumer les fleurs artificielles.

Quant aux fleurs fanées par suite de la mévente ou d'un séjour plus ou moins prolongé dans les wagons qui les amènent souvent de fort loin, on les trempe dans une solution de sel ammoniac; elles se redressent et reprennent aussitôt l'apparence de fraîcheur qu'elles avaient sur leurs tiges.

La chimie envahit tout!

Conseils aux gens en deuil.

Nous donnons quelques renseignements sur la réserve que les gens du monde doivent observer pour les deuils de famille.

Le code du deuil est réglé par des usages fixes et que chacun connaît. Il est plus délicat d'observer les nuances mondaines qui s'imposent, pour les deuils de convenance.

Nous ne parlerons que de ceux-ci; les deuils de cœur ne se portent pas sur les habits. Le deuil se divise généralement en trois périodes.

Le grand deuil de crêpe se porte pendant la première moitié du temps fixé; le deuil en tout noir habillé, et le demi-deuil en gris, violet et blanc, se partagent la seconde période.

Que le deuil soit d'un an, comme celui d'un père ou beau-père, ou de trois mois, comme celui d'un oncle, il est de haute convenance de ne prendre aucune part à la vie mondaine et de se renfermer comme relations dans la plus stricte intimité tant que l'on porte le grand deuil. On reçoit les visites de condoléances, mais on n'est tenu de les rendre qu'après la première période écoulée. Après ce temps, on peut commencer à sortir, mais en gardant beaucoup de réserve, comme l'indique le décorum des vêtements, qui restent noirs. Les étoffes de soie, les passementeries et garnitures seront mates.

Les chapeaux, sans être voilés de crêpe, seront encore endeuillés; les gants et accessoires entièrement noirs, point de bijoux, sinon des perles. Si l'on va au concert, au théâtre pour entendre de la musique, ce qui pour bien des personnes est une diversion utile, on aura soin de ne pas se montrer en grande loge. Il est de bon goût de ne pas paraître dans les petits théâtres. On acceptera chez des amis des invitations soit pour dîner, soit pour certaines réunions musicales, à condition que cela ne dépasse pas un cercle restreint. En un mot, sans proscrire toute espèce de relations, on évitera pendant la seconde période du deuil de se mêler aux réunions ayant un caractère grande réception mondaine.

Cependant, on pourra se montrer en visite chez des amis, à leur jour, à des conférences, etc., etc. On pourra également donner quelques dîners intimes.

Dès que l'on est arrivé à la période du gris, du violet et du blanc, on peut sortir selon ses habitudes. Cependant, on devra attendre la fin du deuil pour rouvrir ses salons. Le deuil de veuve se porte dans la retraite absolue et austère, pendant huit mois au minimum. Après ce temps, la coupe des vêtements pourra perdre de son apparence monacale, on commencera à sortir dans une étroite intimité. Les femmes veuves qui ne sont plus jeunes, qui ont une nombreuse famille, continueront naturellement à s'en entourer, à recevoir leurs enfants et leurs petits-enfants à dîner chez elles, mais sans y admettre d'étrangers.

Le deuil de veuve se porte à l'anglaise, avec le bonnet blanc. Les cols et manchettes de linon à grand ourlet. Après un an et un jour, on quitte le crêpe et les lainages mats; on commencera à porter des vêtements plus habillés et à pouvoir retourner chez ses amis. Après deux années, on peut rentrer dans le mouvement mondain.

Ce deuil se porte souvent toute la vie, ce qui sied aux femmes ayant dépassé la jeunesse. Mais les obligations qu'il impose cessent avec les périodes que nous indiquons.

Le deuil s'impose aux hommes d'une façon moins sévère. Ils retournent à leurs affaires, à leur cercle dès que leur état d'esprit le permet. Il est admis de les voir au théâtre même en grand deuil. C'est une question de tact et de cœur que chacun règle selon les obligations de la carrière ou des affaires. Mais leur présence est peu convenable dans les lieux de plaisir tant que le grand deuil s'impose.

L'esprit des autres expliqué.

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

CORNEILLE (Cinna.)

C'est imiter quelqu'un que de planter des choux.

Alfred de MUSSET.

L'ALBUM

—OFFERT A—

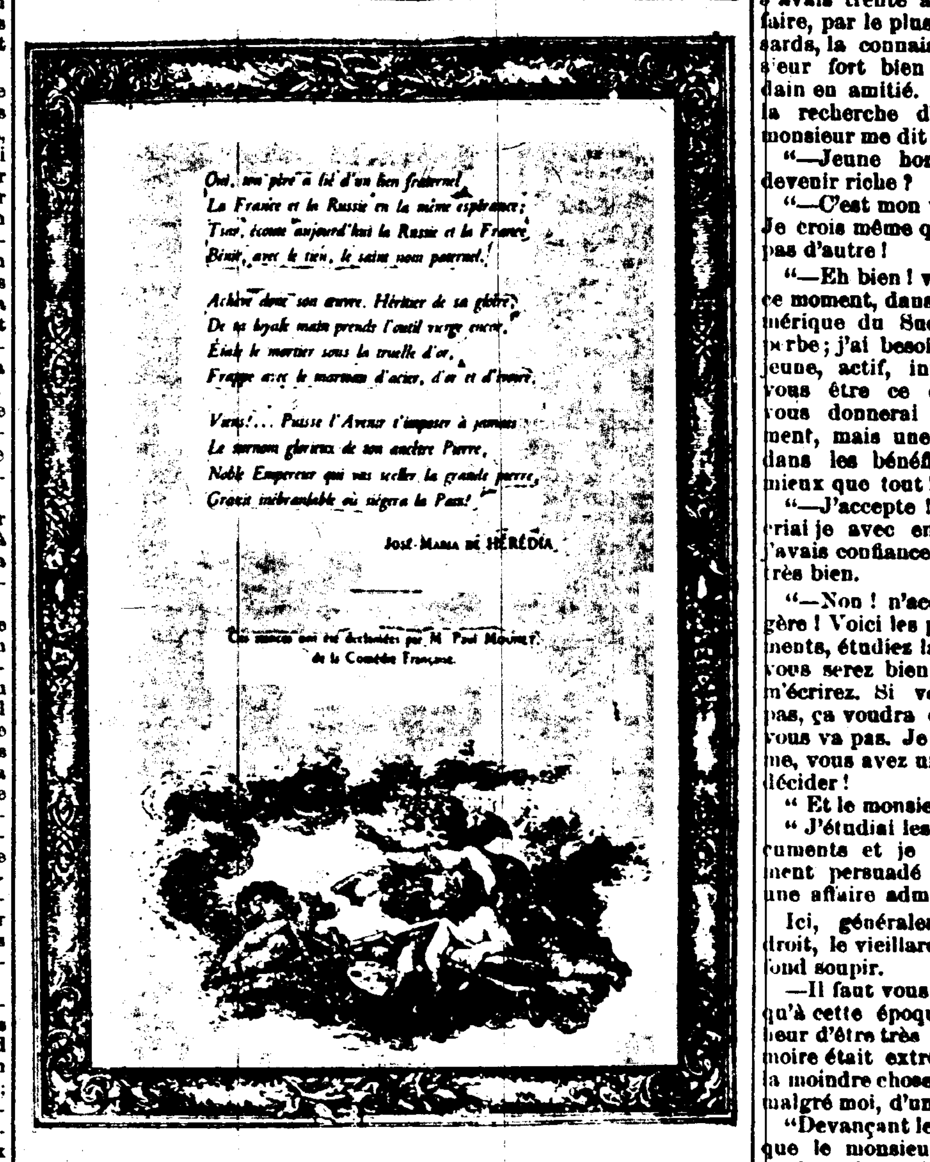
L'EMPEREUR DE RUSSIE.

L'album offert par le Président de la République au Tsar est un véritable objet d'art.

La couverture de cet album, nous l'avons déjà écrit ici même, est en cuir frappé. Sur un semis d'aigles se détachent en champlevé les armes de Russie en or émaillé. Les angles, en or également, sont formés chacun par deux têtes d'aigles adossées. Le fermoir qui embrasse les deux tiers de la hauteur de l'album représente un saint-Georges terrassant le dragon. Tout cela est ciselé dans la perfection et l'on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la finesse des détails ou de la beauté et de la richesse de l'ensemble.

Les autographes que renferme l'album sont simplement les reproductions des vers dits par les poètes ou les artistes en présence de LL. MM. l'empereur et l'impératrice de Russie. Chaque poète a signé ses vers, de même que chaque artiste, musicien, graveur, peintre ou décorateur, a reproduit et signé son œuvre. M. Mounet-Sully, Mmes Reichenberg, Barretta-Worms, Bartet ont transcrit de leur main et signé quelques vers du *Compliment* de la Comédie-Française. Tous les autres artistes ont seulement apposé leurs signatures au bas d'aquarelles de Clairin, Gervex, Jean Beraud, qui ont illustré aussi les pièces des poètes et encadré la musique. Il faut signaler, parmi les reproductions des décorateurs, les acquarelles très délicates de M. Jambon. Enfin la page réservée aux portraits de Sarah Bernhardt et de Réjane, exécutés avec un art exquis par Lalique, porte cet autographe de Sarah Bernhardt: *Dieu sait!* si éloquent dans son laconisme.

L'Abeille est heureuse de pouvoir aujourd'hui, mettre sous les yeux de ses lecteurs un *fac simile* du dernier feuillet de cet album.



Une lettre de Makonnen.

La comtesse de Santa-Fiora, présidente du comité des Dames romaines, communique aux journaux la lettre suivante qu'elle a reçue du ras Makonnen:

"Madame la comtesse,

"Quoique par le R. P. Oudin, je vous aie immédiatement accusé réception de votre belle lettre du 26 août dernier je tiens cependant à y répondre moi-même, pour vous féliciter de l'œuvre profondément chrétienne que vous avez établie à Rome sous votre haut patronage, en faveur de vos frères d'Italie faits prisonniers à la dernière guerre, et en même temps vous assurer de mon généreux concours.

"Le but que vous vous êtes proposé est, en effet trop noble pour que moi-même je ne me sois fait un véritable plaisir de le seconder. Je dois même vous dire que votre lettre n'a nullement été le mobile qui m'a déterminé à secourir vos malheureux frères; car, dès le commencement, j'ai pris personnellement soin d'eux, et tenu à ce que tous fussent charitablement et chrétiennement traités

"Et quand le Père Oudin arriva ici dans l'Harrar, je lui donnai bien volontiers toute liberté d'agir, mais le difficile pour lui était de distribuer les secours que vous envoyiez aux prisonniers qui se trouvaient disséminés sur de grandes distances dans tout l'empire.

"Ce fut donc sur sa prière que je me chargeai de faire parvenir les secours qu'il me donna, aux prisonniers les plus rapprochés en deçà de l'Avrash.

"Le R. P. Oudin est actuellement au Choa, et je puis vous assurer que sa mission, loin d'être contrariée, ne sera que secondée par nous, et la distribution des secours sera maintenant d'autant plus facile que, la paix venant d'être signée, les prisonniers vont être tous réunis pour le rapatriement.

"Je termine, madame la comtesse, en priant Dieu de vous combler de ses plus abondantes bénédictions

"Harrar, le 5 décembre 1896.

"RAS MAKONNEN.

"gouverneur de l'Harrar."

Bien des civilisés patentés, bien des Européens chefs d'armées ou d'Etats, pourraient prendre utilement modèle sur ces prétendus barbares.

L'Homme à la Lettre.

J'ai aussi un conte à conter. C'est une vieille histoire diabolique que j'ai dû voler quelque part, mais je crois que je n'aurai jamais une meilleure occasion de la placer qu'en ce moment.

Or donc vivait, il y a quelques années, en plein Paris, un vieillard. Ce vieillard était d'aspect mélancolique, le front couronné de cheveux blancs. Il errait à travers les rues triste et rêveur; car il nourrissait un regret cruel, lequel assombrissait ses derniers soirs; il communiquait volontiers, d'ailleurs, à qui le voulait entendre, l'objet de ce regret.

Voici ce que disait le doux vieillard:

—Je vais mourir dans une gêne voisine de la misère et c'est bien ma faute: j'ai passé à côté de la très grande fortune dans des conditions telles que je ne me le pardonnerai pas alors que j'aurai séjourné quarante siècles dans la tombe. J'avais trente ans; je venais de faire, par le plus heureux des hasards, la connaissance d'un monsieur fort bien qui me prit soudain en amitié. Comme j'étais à la recherche d'une position, ce monsieur me dit un jour:

"—Jeune homme, voulez-vous devenir riche?

"—C'est mon vœu le plus cher! Je crois même que je n'en forme pas d'autre!

"—Eh bien! voilà! Je monte en ce moment, dans une ville de l'Amérique du Sud, une affaire superbe; j'ai besoin d'un directeur jeune, actif, intelligent, voulez-vous être ce directeur? Je ne vous donnerai pas d'appointement, mais une part importante dans les bénéfices, cela vaudra mieux que tout!

"—J'accepte! j'accepte! m'écriai je avec enthousiasme, tant j'avais confiance dans le monsieur très bien.

"—Non! n'acceptez pas à la légère! Voici les papiers, les documents, étudiez la chose, et quand vous serez bien convaincu, vous m'écrirez. Si vous ne m'écrivez pas, ça voudra dire que cela ne vous va pas. Je pars ce soir même, vous avez un mois pour vous décider!

"Et le monsieur partit.

"J'étudiai les papiers et les documents et je demeurai absolument persuadé que j'allais faire une affaire admirable."

Ici, généralement, à cet endroit, le vieillard poussait un profond soupir.

—Il faut vous dire, reprenait-il, qu'à cette époque j'avais le malheur d'être très distrait. Ma mémoire était extrêmement fugace; la moindre chose me faisait passer, malgré moi, d'un sujet à un autre.

"Devançant le mois de réflexion que le monsieur très bien avait voulu m'accorder, je lui écrivis une lettre très émue pour lui dire que je le remerciais de ses bonnes intentions à mon égard et que j'acceptais avec joie!

"Je cachetai ma lettre, j'y apposai un timbre et comme il était trop tard pour le courrier du soir, je mis ma lettre dans ma poche, me promettant de la jeter moi-même le lendemain matin à la poste!

"Le lendemain matin, j'oubliai de la jeter!

"Convaincu, néanmoins, que ma lettre cheminait rapidement vers l'Amérique du Sud, j'attendis la réponse de mon bienfaiteur, laquelle réponse ne vint pas, comme bien vous le pensez! Enfin, au bout de quelques semaines, je me décidai à lui récrire, et il m'adressa le mot suivant:

"Mais, mon ami, je n'ai pas reçu "votre première lettre et, ainsi "qu'il était convenu, j'ai cru que "la chose ne vous allait pas et "j'ai donné la place à un autre. "Je le regrette. car l'affaire est "encore plus belle que je ne le "pensais!"

"L'affaire était si belle, poursuivit le vieillard, que le directeur a aujourd'hui quarante millions sans compter ceux qu'il espère gagner encore."

Et ici l'infortuné poussait un second soupir plus profond que le premier et qui, reconnaissez-le, s'expliquait.

Un jour que le mélancolique et doux vieillard racontait pour la dix millième fois sa douloureuse histoire dans un cénacle d'amis, un homme qu'il ne connaissait pas et qui avait un visage bizarre, des yeux noirs, des sourcils noirs très arqués, lui frappa doucement sur l'épaule et lui dit:

—Votre malheur me touche! Venez donc me voir demain matin, j'essaierai de le réparer!

Le doux vieillard étonné regarda l'homme qui paraissait très sérieux!

—J'irai, fit le vieillard comme fasciné par les yeux et les sourcils noirs de l'inconnu.

Le lendemain, le vieillard allait trouver l'homme qui, naturellement, lui avait donné son adresse, adresse étrange: "Méphistophélès fils, façade monument de l'Opéra, troisième statue avec réverbère, à gauche."

L'homme l'attendait. Il était enveloppé dans un grand manteau rouge et portait un chapeau sombre qui lui couvrait les yeux.

—Voilà, dit l'homme, je suis le diable!

Le vieillard recula malgré lui.

—Ne vous offusquez pas puisque je vous veux du bien, je ne puis pas vous donner une place de quarante millions, je n'en dispose pas et si j'en disposais, d'ailleurs, je la garderais pour moi, ajouta l'homme avec un sourire, vous avez perdu l'occasion de faire fortune par un coup d'étourderie, eh bien! je puis remettre les choses en l'état où elles étaient au moment où votre bienfaiteur vous avait donné un mois pour réfléchir, cela vous rajeunira du reste d'autant, seulement, cette fois, n'oubliez pas de jeter la lettre à la poste!

—Je n'aurai garde de le faire, répondit le vieillard transformé soudainement en jeune homme, et revenu par enchantement à sa grande joie à l'heureuse époque où il avait trente ans.

Et, de fait, soudainement aussi toutes les choses s'étaient remises en l'état de jadis, le doux vieillard se retrouvait en face du monsieur très bien qui lui disait:

—C'est entendu, je pars ce soir, prenez votre temps pour réfléchir, voici les papiers et documents de l'affaire dont je vous parle, examinez-les. Vous avez un mois pour vous décider, si dans un mois je n'ai pas reçu de lettre de vous, cela voudra dire que la chose ne vous va pas!

Et le monsieur s'éloignait.

Le doux vieillard, redevenu jeune homme, se hâta de monter chez lui et d'écrire une longue lettre de remerciements au monsieur très bien en lui disant qu'il acceptait avec reconnaissance!

Seulement, comme les choses étaient remises exactement au point où elles étaient autrefois, le jeune homme avait repris son esprit distrait et sa mémoire fugace; l'heure du courrier étant passée, il attendit au lendemain pour jeter la lettre lui-même à la poste.

Et bizarrerie de la vie! ironie du sort! voies mystérieuses de la Providence! il oublia derechef de la jeter.

Alors, il entendit derrière lui un ricanement strident.

C'était Méphistophélès fils qui se tenait diaboliquement les côtes.

—J'en étais sûr, fit-il, vous deviez oublier de nouveau; ce qui a amené ceci doit amener cela. Le destin de tous est écrit là-haut, et chaque chose arrive ici-bas mathématiquement comme elle doit arriver.... Je vous remettrais dix fois en face de la même situation que dix fois vous oublieriez de mettre la lettre à la poste!

Et Méphistophélès fils disparut dans le réverbère de la statue—celle de gauche—laissant le doux vieillard redevenu plus vieillard que jamais et ayant désormais deux regrets cruels à nourrir au lieu d'un.

ERNEST BLUM.

Simple Histoire

I

L'influence du milieu.

Dans la charmante petite localité de M.... se trouvait, il y a quelques années, une gracieuse et confortable maisonnette surnommée la "Villa des Roses." Ce nom lui avait été donné à cause de l'immense quantité et de la rare variété de rosiers plantés dans le jardin qui l'entourait, de toute part, et lui donnait au printemps, l'aspect d'une corbeille de roses.

La villa était habitée, toute l'année, par Madame Florendy, sa fille Marguerite, et quelques fidèles serviteurs. Ces dames jouissaient d'une modeste aisance et étaient très estimées dans le pays Madame Florendy était—depuis la mort de son mari, enlevé à son affection après dix ans de mariage—d'une santé chancelante. Minée, lentement, par le chagrin que lui causait la perte de l'époux tant aimé, la vie dans les grands centres lui devint impossible, suivant l'avis des autorités médicales. Il lui fallut ensevelir son existence et celle de sa fille dans une petite localité sise au bord de la mer—localité salubre pour la santé, agréable comme température, pittoresque en sites, mais délétère pour cette santé de l'esprit qui, selon les enthousiastes adeptes de la science, vaut autant que celle du corps. Eloignée des grandes villes qui sont, en général, des centres favorisant le progrès, l'esprit s'y dégradait en intérêts futiles et vulgaires et l'existence y était d'un calme plat pendant la plus grande partie de l'année, la monotonie n'étant brisée qu'à l'époque de la villégiature. Les personnes contraintes d'y passer toute l'année se composaient de cultivateurs, de commerçants et de quelques autres familles amenées sur cette plage pour raison de santé ou par la pauvreté et la recherche d'un travail quelconque.

Mme Florendy était une femme distinguée qui, à de belles qualités intellectuelles et morales, unissait un caractère d'une inaltérable douceur. Les beaux côtés de sa nature fine et délicate avaient, comme revers, un manque complet d'énergie et de volonté: elle était comme ces épaves d'un naufrage qui sont portées, par les lames, dans la direction du courant; elle se laissait vivre, en un mot. Ce défaut—moins conséquent lorsque la femme a, dans son mari, un guide éclairé pour la conseiller et la diriger—devient plus sérieux lorsque, seule, elle doit faire face aux événements de la vie, prendre charge d'âme, diriger l'éducation d'un enfant, missions toujours si délicates et si compliquées!

Le caractère doux, empreint d'une mélancolie ayant sa source dans l'état de souffrances morales et physiques qu'endurait Madame Florendy la rendait, donc, incapable de lutter contre une volonté étrangère, surtout contre celle de sa fille, car ayant concentré sur cette enfant toute sa puissance d'aimer, elle n'avait plus qu'un désir: aider à son bonheur en satisfaisant ses moindres souhaits. Aussi, Marguerite avait-elle été horriblement choyée, dès son enfance, par ses parents dont elle était l'idole.

C'était une blonde, aux yeux de velours noirs; sans être strictement jolie, elle possédait une figure expressive et agréable, toujours embellie par le plus gracieux des sourires. Douée de beaucoup d'amabilité, elle était coquette, dans la véritable acception du mot, en tant que sa principale recherche était de plaire. Elle y réussissait, il faut l'avouer, ayant comme l'intuition des côtés vulnérables des personnes avec lesquelles elle était en contact. En somme: extérieur charmant et séducteur au possible; mais, là devait se borner, par malheur, l'admiration illimitée, car ne possédant qu'une instruction des plus élémentaires, elle ne pouvait charmer "par le ramage autant que par le plumage."

Son éducation, commencée par sa mère, se poursuivit, chez elle, sous plusieurs professeurs capables: elle ne fit honneur à aucun. Bien que possédant une intelligence vive, des aptitudes naturelles pour les arts, la paresse—native chez presque tous les enfants et nullement combattue en elle—jointe au manque de fermeté dans la direction de ses études, étouffèrent ces heureuses dispositions. Pour des raisons futiles ses classes étaient interrompues: la plus légère souffrance, une visite à recevoir ou à rendre tout devenait un prétexte pour

—Non, non.... tu sais.... Il ne faut pas ennuyer les messieurs.... Et puis, il nous gronderait peut-être de ne pas être rentrées à Roubaix par le train de cinq heures quarante, comme nous l'avions annoncé.

—Qu'est-ce que ça peut lui faire, maman, puisqu'il ne dîne pas à la maison?

—Allons, viens!

Et, rapidement, Geneviève entraînait sa fille; elles avaient leurs billets de retour et elles passèrent tout de suite sur le quai. Et alors, Mlle Agathe eut un nouveau sujet d'étonnement.

Ses yeux fureteurs avaient immédiatement découvert, à l'entrée du quai où stationnait l'express de Paris, une très jolie fille, de tournure élégante, qu'elle avait remarquée plus d'une fois, parmi les ouvrières de l'usine.

Ce soir, cette ouvrière était vêtue comme une dame, avec un costume de voyage qui ne pouvait sortir que d'une bonne maison. La seule tache de sa toilette était un chapeau un peu voyant, mais qui certainement avait coûté fort cher.

—Maman, maman!.... Est-ce que ce n'est pas?.... Est-ce que ce n'est pas.... Mais oui, c'est bien une de nos ouvrières qui s'appelle Camille Andrézieux....

—Viens donc! viens petite! fit Geneviève d'une voix inquiète!

Mais Mlle Agathe était affreusement entêtée; elle ne suivit sa mère que lentement et en se retournant. Et, comme elles arrivaient au quai du train de Roubaix, elle s'arrangea pour être retenue par un flot de voyageurs.

Et cela lui permit de voir que Mlle Andrézieux souriait tout à coup et faisait un signe de tête vers quelqu'un qui sortait des salles d'attente; et, juste en cet instant, Frédéric Lequesnoy apparaissait et se dirigeait rapidement vers le train de Paris.

—Ah çà! viendras-tu, petite?

Agathe dut bien obéir à sa mère; mais vrai, si elle avait été seule, elle n'aurait pas hésité à aller voir avec qui son père montait en wagon.

Et elle fut très silencieuse, même un peu rembrunie, jusqu'à l'arrivée à Roubaix.

Mais, lorsque le train s'arrêta, elle aperçut l'aimable visage, tout rasé, de son grand-père, et elle s'épanouit.

—Là! vois-tu mère, qu'il n'est pas fâché le moins du monde!

Malgré ses soixante-seize ans, il accourait, très alerte, vers leur compartiment; et il dit tout de suite:

—Je parie que tu as voulu aller manger des gâteaux après tes leçons?

—Oui, grand-père.... Comme tu devines tout! Et j'ai voulu aussi t'apporter des gaufrettes fraîches!

Elle descendait dans ses bras.

—J'espère, au moins, dit Geneviève, que vous n'étiez pas venu nous attendre à l'autre train?

—Si, si, fit M. Lequesnoy en lui serrant bien affectueusement la main.

—Oh! grand-père, répondit-elle, car elle aussi l'appelait ainsi, comme nous mériterions d'être grondées!

—Pas du tout! affirma-t-il avec son indulgence coutumière. Du reste, j'étais venu, en même temps, accompagner Frédéric qui se rendait à Lille pour prendre le train de Bruxelles.

Agathe éclata.

—Bruxelles?.... Tu crois ça, toi, qu'il est parti pour Bruxelles?....

Elle ne voulut pas voir sa mère qui lui faisait signe, des yeux, de se taire. Et elle répéta, avec un peu de colère:

—Pour Bruxelles?.... Ah bien oui! Nous venons de le voir monter dans l'express de Paris!

Mais Geneviève rectifia aussitôt:

—Non, non, mon enfant, tu ne l'as pas vu monter dans le train.

Et, d'un ton bien naturel, elle expliqua:

—Il aura manqué son train de cinq heures cinquante et une et aura pris quelque embranchement pour arriver quand même ce soir à Bruxelles.

—Mais enfin, maman, fit Agathe décidément très entêtée, puisque je l'ai vu au guichet de Paris!

—Est-ce qu'on n'y donne des billets que pour Paris, à ce guichet? répliqua Geneviève en haussant les épaules.

Agathe eut alors une pensée qui calma, tout de suite, le malaise qui la tenaillait depuis qu'elle avait aperçu son père.

—Et pourquoi ne serait-il pas allé à Paris, mère? s'il a appris, à Lille, quelque nouvelle qui l'a forcé à renoncer à son voyage à Bruxelles!

Cette explication lui parut si plausible qu'elle répéta plusieurs fois:

—C'est ça.... Oui, c'est ça, évidemment!

Et son grand'père et sa mère eurent l'air de l'approuver.

Mais, dès que la belle fille et le beau-père furent en tête à tête, de retour à la maison, M. Lequesnoy ne put dominer ce cri de mauvaise humeur:

—Il devrait au moins prendre quelque précaution quand il fait de ces escapades!

Et, la voix soudainement mouillée:

—Ma pauvre fille!

Et il posait bien tendrement la main sur l'épaule de Geneviève.

Celle-ci dit, très calme:

—Vous vous figurez des choses qui ne sont pas, père!

Il répondit, presque humilié par cette générosité de sa belle-fille à l'égard de son fils:

—C'est que vous ne voulez pas voir, c'est que vous fermez systématiquement les yeux!

—Je les ouvre assez pour voir à quel point vous êtes bon, cher père!

—Ah! parbleu! le beau mérite!

Et il coupa court, comme d'habitude, aux douces choses que Geneviève allait lui dire!

Bon! Mais il n'aurait plus manqué que cela, qu'il ne fût pas d'une bonté parfaite envers cette jeune et charmante femme, délaissée par son mari, et qui, pourtant, ne formulait jamais une plainte et lui faisait, à lui, une si délicieuse atmosphère de bonheur qu'il n'y avait certainement, pas à Roubaix, ni même en France, d'homme plus heureux que lui!

Et voilà justement qu'une de ses joies se préparait!

Tout de suite il s'était mis à table avec Geneviève; mais Mlle Agathe ne savait pas se mettre à table en même temps qu'eux. Et il lui avait fallu passer dans sa chambre pour se recoiffer, puis par la cuisine pour connaître le menu, l'entremets surtout; et M. Lequesnoy avait fini son potage lorsqu'elle pénétra dans la salle à manger, exactement derrière son grand-père.

Il l'avait devinée et demanda cependant au domestique:

—Voyons! voyons! Mademoiselle n'arrive donc pas?

Et il parlait de la gronder, "oui, oui, de la gronder!...." lorsque deux fines mains furent mises sur ses yeux et un gros baiser planté sur ses cheveux blancs.

Et la gronderie consista à passer ses bras par derrière et à serrer Mlle Agathe à l'étouffer, mais elle dit:

—Comment veux-tu que je mange ma soupe, grand père, si?....

Il lui rendit la liberté, et elle fut sage dix minutes.

Mais, entre le rôti et les légumes, elle se levait, allait chercher des assiettes à pied pour y ranger les gaufrettes, les croquignoles, faire de belles bâtisses que son grand-père démolissait en soufflant dessus.

Et elle se plaignait à sa mère:

—Tu vois que c'est lui qui n'est pas raisonnable!

Après le dîner, cependant, et après avoir mangé beaucoup de sucreries, ils finirent, toutefois, par être raisonnables tous les deux. Agathe raconta ce qu'elle avait étudié dans la journée, et M. Lequesnoy lui donna des explications, des commentaires. Et il était très fier de voir qu'elle se formait, que son intelligence s'ouvrait à des choses sérieuses et que les prévisions de Geneviève allaient se réaliser: leur Agathe serait aussi instruite qu'aimable; et elle n'aurait pas cette insupportable prétention des petites demoiselles qui se figurent être des savantes parce qu'elles ont plus ou moins bien obtenu leur brevet.

Vers onze heures, Geneviève et Agathe étant remontées dans leurs chambres, M. Lequesnoy s'en alla faire sa petite ronde par les couloirs des magasins, de l'usine, habitude de jeunesse que rien n'avait pu lui enlever; et, ayant bavardé avec le mécanicien qui avait passé la soirée à nettoyer sa machine, il terminait par la grande porte; car il n'aurait pas dormi s'il n'avait pas vu tout bien verrouillé et les barres mises.

Il s'aperçut alors que la porte bâtarde découpée dans le grand portail n'était fermée qu'au pêne.

Instinctivement, il l'ouvrit et regarda dans la rue.

Et, à quatre ou cinq mètres de lui, il distingua deux silhouettes de femmes en train de chuchoter.

—Oui, oui, disait l'une, en qui M. Lequesnoy, malgré l'obscurité, reconnut la concierge, oui, oui, il a bien annoncé qu'il partait.

A continuer.

FEUILLETON.

JALOUSE

I

Une inquiétude sans cause, une instabilité d'humeur inexplicable, un besoin de tendresse, par cette grise journée d'hiver. poussèrent Mme de Varanges vers son mari. Elle savait le trouver à son cabinet, au siège de la Compagnie dont il était le directeur. Elle fit atteler, jeta l'adresse.

La pensée d'être près de lui bientôt, d'être consolée, d'être plainte lui portait un apaisement déjà. Puis des souvenirs se liaient à cette visite; car, naguère, aux premiers temps de leur mariage, il y avait quatre ans, souvent elle venait le surprendre ainsi, heureuse de la joie qu'elle rencontrait dans son accueil et glorieuse aussi, en traversant les bureaux, de les illuminer un moment de sa jeunesse et de sa beauté.

Mme de Varanges descendit de voiture. Se rappelant les êtres, elle monta, passa, vite reconnue, parmi les respectueuses admirations des employés. Un secrétaire s'empressa près d'elle; elle n'écouta pas ses paroles, lui répondit d'un petit signe de tête, le remercia d'un geste; et toute joyeuse, un peu de malice dans les yeux, elle poussa la porte.

Mais alors elle s'arrêta.

M. de Varanges n'était pas seul. Une femme se trouvait assise près de lui, grande, jolie, élégante. Et tous deux, les yeux levés dans la surprise de cette entrée, demeurèrent immobiles une seconde. Lui, penché sur le bras de son fauteuil vers la visiteuse, avait encore un sourire sur les lèvres et dans le regard une douceur caressante. Elle, également, souriait d'un sourire qui tout à l'heure découvrait l'éclair des dents, et maintenant, la nouvelle venue dévisagée d'un coup d'œil, elle prenait la pose calme, l'expression détachée d'une personne qui n'est pas chez soi, qui se désintéresse et qui attend.

Mme de Varanges demeurait sur le seuil, toute pâle, la tête haute, une flamme subite dans le regard. D'un coup, elle se rappelait l'empressement du secrétaire, devinait ses paroles, l'effort qu'il avait tenté, sans doute, pour l'empêcher d'entrer; d'autres indices affluèrent à son esprit et se grossirent; les attitudes de son mari et de l'inconnue lui parurent de nature à ne laisser place à aucun doute. Et cette découverte brutale au milieu de sa joie déjà renaissante, et dans le besoin de tendresse et de consolation qui l'avait amenée là, était si cruelle qu'elle sentit ses jambes ployer et qu'elle redouta une crise de nerfs.

Un orgueil la redressa.

M. de Varanges, s'excusant d'un mot près de la visiteuse, se levait, venait vers sa femme. Elle l'arrêta d'un geste:

—Je vous demande pardon, dit-elle avec une ironie hautaine.

Et refermant la porte, elle traversa les bureaux d'un vol brus-